

Les versions de *Barlaam & Josaphat* en langue anglaise

Marie-Françoise Alamichel (Université Paris Est)

Le parcours de la légende de Barlaam et Josaphat depuis l'Asie centrale des II^e-IV^e siècles à l'Europe occidentale à partir du XI^e siècle est bien connu (cf. Joseph Jabobs ; John C. Hirsh; Keiko Ikegami ; Donald S. Lopez et Peggy McCracken) : l'histoire trouve ses racines dans la vie de Siddhartha Gautama – le Buddha – et selon John C. Hirsh (*The Boundaries of Faith*, 32) « The Sanskrit original, perhaps a version of the *Buddhacarita* by the second century A.D. poet Aśvaghoṣa, probably passed into Chinese along the Silk Route before being translated, possibly in the sixth or seventh century into Sogdian, though Sogdian translations direct from Sanskrit are not unknown »¹. Le récit passe ensuite dans la culture musulmane en langue arabe² et était connu à Bagdad au VIII^e siècle :

Composed during the Abbassid caliphate at a time when the capital of the Islamic empire had shifted from Damascus to Baghdad and Persian texts were being translated into Arabic, *Bilawhar and Būdhāsaf* represents an intercultural grappling with difference. It brings a story about India and religion to a muslim Arabic culture, and it seems to explore shared rather than different values. But the translation of the buddha's story into Arabic and into a context compatible with Islam seems to suggest commonalities, it may also suggest difference. Extant copies of *Bilawhar and Būdhāsaf* are associated with Shi'a Muslims, who represented a minority under the Sunni Abbassid caliphate. It may be that the story of the persecuted people of the religion had added meaning for Shi'a minority sects, and that *Bilawhar and Būdhāsaf* was treasured not just for its moral and ethical lessons, but also for the story of spiritual triumph it recounts (Donald S. Lopez, Peggy McCracken, 88-89).

C'est au IX^e ou au X^e siècle qu'apparut une version géorgienne rédigée à partir d'une traduction arabe (aujourd'hui perdue) et qui christianisa le propos – le *Balavariani*.³ Le texte était désormais fixé pour des siècles : certes, il allait être encore modifié dans les détails et certains épisodes seraient revus mais l'intrigue générale et les paraboles incluses (toutes provenant de la version arabe) ne changeraient plus du géorgien, au grec suivi du latin puis des langues vernaculaires européennes. La traduction grecque, toutefois, renforça la

¹ Voir les manuscrits manichéens découverts à Turfan dans le Sin-kiang entre 1902 et 1914. « Le plus intéressant est un texte en persan archaïque dont les fragments, très mutilés, ont été publiés en transcription et avec traduction anglaise par Henning dans les *Mélanges Taqizadeh*. Il s'agit explicitement d'une version du *Bilawhar wa Būdāsaf* » (Daniel Gimaret, *Le Livre de Bilawhar et Būdāsaf selon la version arabe ismaélienne*, Genève, Paris : Librairie Droz, 1971, p. 41).

² Trois versions arabes nous sont parvenues : « the so-called Ismaili version, edited by Daniel Gimaret, being the longest; a version included in the work *Ikmāl [or Kamāl] ad-dīn wa-tamām an-ni'ma* by the Twelver Shiite Ibn Bābūya (d. 381/991); and a shortened and only incompletely transmitted version known as the Druze or Halle version » (Regula Forster, « Buddha in Disguise: Problems in the Transmission of *Barlaam and Josaphat*, 182).

³ Une version courte, *La Sagesse de Balahvar*, fut composée plus tard (vraisemblablement au XI^e siècle).

christianisation du récit en faisant de nombreuses références aux Écritures et ouvrages des Pères de l'Église, en faisant œuvre d'exégèse et en introduisant des prières : « if the anonymous Georgian monks christianized the Arabic tale, the Greek monk theologized it » (Donald S. Lopez, Peggy McCracken, 133) et ce d'autant plus qu'il inséra, sous une forme légèrement abrégée, *L'Apologie*⁴ d'Aristide, un philosophe athénien contemporain de l'empereur Hadrien. Le traducteur renforça l'accent porté sur la question du salut et la réfutation des idoles. Cette version grecque nous est parvenue en un très grand nombre de manuscrits. Ils se déclinent en deux groupes : le premier rassemble la très grande majorité des manuscrits qui présentent le récit comme ayant été « apporté du pays intérieur des Ethiopiens, dit des Indes, par le moine Jean, homme honorable et vertueux, du monastère de saint Sabas » – par conséquent à Jean Damascène (vers 676-749) – tandis que le second attribue le texte à Euthyme l'Ibère⁵ (vers 955-1028) et situe la composition du texte au Mont Athos. Très longtemps attribuée à Jean de Damas (Franz Doelger, 1953) Robert Volk a récemment conclu que la version grecque est bien l'œuvre d'Euthyme l'Ibère confirmant ainsi l'hypothèse de 1931 de Paul Peeters qui ne semble plus mise en doute (Francesca Tagliatesta, 7 ; Regula Forster, 183 et 190⁶).

La plus ancienne version latine, tirée du grec, date de 1048 et est connue sous le nom de version de Naples (MS Napoli, Biblioteca Nazionale, VIII B 10)⁷. En effet, il est précisé dans le prologue que ce fut cette année que la traduction fut commencée. Francesca Tagliatesta (7) spécifie que :

Selon Paul Peeters, le Normand Argyros serait le traducteur. Envoyé d'Italie à Constantinople à la cour de Constantin Monomque. [...]. L'original grec lui aurait été remis par un certain Léon. [...]. Cependant, selon Paolo Chiesa⁸, le traducteur serait arrivé à Constantinople en 1016 et non pas en 1045, date donnée pour Argyros. Pour cet auteur, il serait même impossible de faire remonter la traduction latine à un seul codex grec : l'examen philologique du manuscrit napolitain montrerait que la légende telle qu'elle y est présentée dériverait de traductions latines plus anciennes ou même, directement, d'ouvrages latins (ou bien traduites du grec au latin) de provenances variées. Le traducteur de la première version latine du *Roman de Barlaam et Josaphat* serait dans ce cas un moine latin – peut-être de l'Italie du Sud. Les traducteurs latins du XI^e siècle dans les territoires de l'Empire byzantin étaient Léon, moine amalfitain d'Athos ; Jean, connu sous le nom " D'Amalfitain" et le cardinal Umberto, envoyé par le pape en Orient.

⁴ La plus ancienne des apologies de la religion chrétienne aujourd'hui conservée

⁵ Ou saint Euthyme l'Athonite / l'Hagiorite.

⁶ « The Greek version was long attributed to John of Damascus, an attribution impossible on chronological grounds, as John died around 750 ».

⁷ Voir l'édition de José Martinez Gazquez.

⁸ Paolo Chiesa, « Ambiente e tradizioni della prima redazione latina della leggenda di Barlaam e Josaphat », *Studi medievali*, 24/2, 1983, p. 521-544.

La seconde version latine, communément appelée « Vulgate » apparut au XI^e ou au XII^e siècle probablement dans le Nord de la France⁹. C'est d'elle que découlèrent plusieurs versions courtes, la plus connue ayant été incluse dans la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine (rédigée entre 1261 et 1266). Furent retirés le dialogue de la version grecque entre Barlaam et Josaphat traitant du dogme et de théologie tandis que les citations bibliques et *L'Apologie* d'Aristide tinrent une place plus petite. La Vulgate servit de source directe à la plupart des versions en langues vernaculaires.

La légende de Barlaam et Josaphat a été traduite en moyen anglais¹⁰ et l'on possède aujourd'hui des versions courtes en vers et en prose ainsi qu'une version longue en prose. Certaines furent incluses dans des recueils de Vies de saints, d'autres circulèrent en tant que texte indépendant. Onze manuscrits – tous de l'extrême fin du XIV^e siècle ou du XV^e siècle – et l'édition imprimée de 1483 de William Caxton sont parvenus jusqu'à nous. On peut les regrouper ainsi :

1°) Version longue en prose des alentours de 1480, tirée de la 2^e version latine mais très proche de la version grecque (« it has the interpretation of Christian doctrine, Biblical quotations, and prayers mostly in the speeches of Barlaam in full. It has the two parables, "The Happy Poor Couple" and "The Tame Kid", which are omitted from the other Middle English versions » (Keiko Ikegami, 80).

Cette version n'est connue que par le manuscrit Peterhouse 257 conservé à la Cambridge University Library. Son éditeur, John C. Hirsh pour l'Early English Text Society, précise dans son introduction que :

The Middle English version printed here is part of a remarkable late medieval rebirth of interest in *Barlam and Iosaphat* which issued from vernacular translations of a number of Latin versions. [...] In England that interest may have been kindled by the *Legenda Aurea*. [...] Yet the abbreviated versions give at best a very imperfect impression of the work's meaning and effect, and without some knowledge of the second Latin version, or of the Middle English translation printed here, the details of the narrative remain unclear. (John C. Hirsh, éd., *Barlam and Iosaphat*, xiv-xv).

Le traducteur anglais a été globalement fidèle à sa source bien qu'il ait abrégé ou même supprimé certains passages. Le long texte suit le cours de la vie d'un fervent chrétien qui se conclut par son triomphe au Ciel et John Hirsh de résumer ainsi l'approche : « If *Barlam and Iosaphat* preaches a *contemptus mundi*, a rejection of the world in favour of the spirit, it does so in a thoroughly Christian ethos » (xxxvii).

⁹ Voir l'édition d'Oscar de la Cruz Palma.

¹⁰ Les deux protagonistes sont appelés Barlam, Balaam, Balaham, Barlaham et Josaphat, Josephat, Iosephat, Iosaphat, Iosephath selon les manuscrits.

2°) Version courte en vers. Elle apparut avant la version courte en prose. On la trouve dans le manuscrit Vernon (Bodleian Library 3938) daté de 1385 sur 792 vers en dialecte du Staffordshire (le texte complet devait atteindre plus de 1200 vers), dans le manuscrit Bodley 779 (Bodleian Library 2597) des alentours de 1400 sur 1250 vers en dialecte du sud où elle constitue l'un des chapitres (celui du 27 novembre) du *South English Legendary* et dans le manuscrit Harley 4196 (conservé à la British Library) du début du XV^e siècle sur 1164 vers en dialecte du Yorkshire où elle forme l'un des chapitres de la version étoffée du *Northern Homily Cycle*.¹¹

3°) Version courte en prose

La *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine fut traduite (au moins) trois fois en moyen anglais dans sa totalité. La première traduction est connue sous le nom de *Gilte Legende*. C'est l'œuvre d'un « synfulle wrecche » qui n'a pas laissé son nom et qui finit son travail en 1438 comme il le précisa lui-même :

And also here endith the lives of Seintis that is callid in latynne *Legenda Aurea*. And in Englishsh the gilte legende the which is drawn out of ffrensse into Englishshe. The yere of oure lorde a M cccc and xxxviij.

Cinq manuscrits de la *Gilte Legende* de 1438 incluent la légende de « *Balaam the hermyte* ». Le manuscrit Douce 372 (Bodleian Library 21947) ne contient qu'un fragment de 420 lignes de la légende, du début jusqu'au discours de Barlaam l'année avant son départ. Toute la suite est manquante dans ce manuscrit très mutilé. Le manuscrit Egerton 876 ou le Harley 4775 de la British Library, en revanche, donnent le texte complet¹². Il en va de même pour les manuscrits BL Additional 35298 et Lambeth Palace Library 72 mais sous forme condensée.

C'est aussi partiellement du français que partit William Caxton pour sa traduction. En 1333-1334, Jean de Vignay avait, en effet, traduit en français la *Legenda Aurea* pour la reine Jeanne de Bourgogne. Caxton précisa dans son prologue les trois versions, en trois langues différentes, qu'il avait à sa disposition : « Ageynst me here myght somme persones saye that thys legende hath be translated tofore and trouthe it is but for as moche as I had by me a legende in frensshe another in latyn & the thyrd in englysshe whicce varyed in many and dyuers places » (William Blades, 167). William Caxton, premier imprimeur anglais, publia sa longue traduction de près de 900 pages en 1483. Le chapitre consacré à notre légende (964 lignes dans le livre d'origine) traite à

¹¹ Voir Sarah Salih, *A Companion to Middle English Hagiography*, Cambridge, D. S. Brewer, 2006. Salih souligne que le *Northern Homily Cycle* dans les MSS Harley 4196 et BL Cotton Tiberius E vii "have 28-32 homilies that include legends to be read on saints' feast days, also in octosyllabic couplets, that appear as the *Tractatus de Legenda Sanctorum*" (57).

¹² Voir l'édition de Keiko Ikegami.

nouveau de « *Balaam the hermyte* » dont « Saynt Johan damascene made the hystorye with grete diligence » (Joseph Jacobs, éd., 3) : une confrontation avec les versions courtes en prose précédentes montre que le texte de Caxton et celui du « synfulle wrecche » sont particulièrement proches et ne présentent que des variantes lexicales : les deux traducteurs furent donc très fidèles à leur texte source qui n'était pas éloigné de la version initiale de Jacques de Voragine.

En 2004, on a retrouvé un manuscrit complet de la *Golden Legend* à Abbotsford (Ecosse) : il s'agit de la traduction faite entre 1450 et 1475 par Osbern Bokenham, frère augustinien de Clare (Suffolk), et probablement commanditée par Richard, Duc de York (1411-1460). C'est en 1809 que Walter Scott acheta le manuscrit aux enchères à Londres et qu'il le plaça dans la bibliothèque de sa propriété, Abbotsford House, où il fut oublié parmi les nombreux autres ouvrages¹³. C'est l'unique manuscrit connu de cette traduction.

C'est donc par l'intermédiaire de la *Légende dorée* que le récit de Barlaam et de Josaphat se fit connaître en Angleterre. Pour son article de 1920 intitulé « Vernacular Books in England in the Fourteenth and Fifteenth century », M. Deanesly a étudié 7600 testaments. Il n'a trouvé que 338 mentions de legs de livres en langue vernaculaire. Avant 1400, ces dons de livre étaient peu fréquents, les ouvrages étaient principalement en français et de contenu religieux et la *Légende dorée* tenait une bonne place. Deanesly mentionne ainsi qu'en 1399, « Eleanor, duchess of Gloucester, bequeathed a *Legenda Aurea* in French and two psalters glossed in French » (Deanesly, 351). Plus intéressant encore pour notre propos, notons qu'en 1408, Gilemote Carreeke de Ebor précisa dans son testament :

Lego Aliciae filiae Willielmi Bows unum librum Anglicanum de Spiritu Guidon, & unum librum Gallicanum de Barlaham et Josephath. (*Testamenta Eboracensia*, i, 352)

Avant 1400, les ouvrages en langue anglaise incluaient des psautiers, des légendiers « and a *Legenda Aurea* in English verse bequeathed by Thomas Wotton, a layman about 1400. The other books were all by Richard Rolle » (Deanesly, 351). Entre 1400 et 1525, le français était toujours utilisé relativement fréquemment dans les couvents, les manuscrits en français étaient encore recopiés mais en quantité bien moindre que ceux en anglais. Les Vies de Saints arrivaient en tête et l'on trouve à nouveau un certain John Burton qui mentionna dans son testament de 1485 un exemplaire de la *Legenda Aurea* en anglais.

Ajoutons que la légende devint populaire en Angleterre grâce aux versions courtes. Celles-ci conservaient 9 des paraboles spécifiques à l'enseignement de Barlaam et 11 dans la version longue en prose du Ms

¹³ Voir Simon Horobin, « A Ms found in Abbotsford House and the Lost Legendary of Osbern Bokenham », *English Medieval Studies 1100-1700*, n°14, 2007, p. 132-164.

Peterhouse 257 (contre 31 pour les versions perses et arabes, 16 dans le texte géorgien, 11 dans la version grecque)¹⁴. Celles-ci furent reprises par plusieurs auteurs anglais entre le XIV^e et le XVIII^e siècle. Comparons les mentions des images et paraboles :

Version grecque	Version moyen anglaise longue en prose (Ms Peterhouse 257)	Versions moyen anglaises courtes	Reprises des paraboles
La pierre précieuse	La pierre précieuse	La pierre précieuse	- H. Parsons, <i>The History of the Five Wise Philosophers</i> - <i>The Power of Almighty God</i>
Le semeur			
La trompette de la mort	La trompette de la mort	La trompette de la mort	- John Gower, <i>Confessio Amantis</i> - H. Parsons, <i>The History of the Five Wise Philosophers</i>
Les quatre coffrets	Les quatre coffrets Le semeur.	Les quatre coffrets	- John Gower, <i>Confessio Amantis</i> - William Shakespeare, <i>The Merchant of Venice</i> - H. Parsons, <i>The History of the Five Wise Philosophers</i> - <i>The Power of Almighty God</i>
L'oiseleur et le rossignol. Le fils prodigue	L'oiseleur et le rossignol. Le fils prodigue ; le bon berger.	L'oiseleur et le rossignol	- John Lydgate, <i>The Churl and the Bird</i> - H. Parsons, <i>The History of the Five Wise Philosophers</i>
L'homme dans le puits / licorne	L'homme dans le puits / licorne	L'homme dans le puits / licorne	
L'homme et les trois amis	L'homme et les trois amis	L'homme et les trois amis (précédé d'un court passage du fils prodigue dans Ms Harley 4196)	- <i>Everyman</i> .
Le roi pour un an	Le roi pour un an	Le roi pour un an	
Le roi et le pauvre couple	Le roi et le pauvre couple heureux (The Robbers' Nemesis)		- Geoffrey Chaucer, <i>The Pardoner's Tale</i> .

¹⁴ Je compte à chaque fois la parabole du semeur comme un apologue indépendant.

Le jeune homme qui préfère une épouse pauvre mais pieuse.	Le sage jeune homme riche	Le sage jeune homme riche	
La gazelle qui se joint à un troupeau sauvage.	L'enfant apprivoisé		
Le prince et les démons qui trompent les hommes.			
Parabole de Theodas : le jeune homme qui n'avait jamais vu de femme	Parabole de Theodas : le jeune homme qui n'avait jamais vu de femme.	Parabole de Theodas : le jeune homme qui n'avait jamais vu de femme.	

Ces paraboles égayaient le récit en le rendant très vivant mais elles fournissaient aussi l'enseignement moral de la légende en apportant profondeur et universalité¹⁵. Elles furent réutilisées, le plus souvent séparément, par divers auteurs anglo-normands¹⁶ ou anglais. Ainsi, John Gower (c. 1330-1408) reprit-il plusieurs de ces apologues dans son long recueil *Confessio Amantis* – poème anglais malgré son titre latin qui comporte 125 histoires venant illustrer les vices susceptibles de tenter l'Amoureux. Au livre I, le poète illustre la « *surquedrie* » [présomption / arrogance] par l'histoire du roi (« of Hungarie »), de son frère et de la trompette de la mort (livre I, vers 2031-2253). Au livre V (vers 2273-2390), on trouve la parabole (que Gower précise avoir lu « in a cronique » (2273) du roi et des coffres, réduits au nombre de deux, l'un « of fine golde and of fine perrie » (2307) et « that other cofre of strawe and mull » (2310). Ajoutons que pour mettre en garde contre la luxure, Gower rappela l'exemple du roi païen Amalech qui s'opposait au « *worthi poeple of Israel* » et qui, « *thurgh the conseil of Balaam* » envoya une troupe de jeunes et jolies dames pour détourner les guerriers hébreux du combat ce qui montrait que :

Of chastete hou the clenensse
 Acordeth to the worthinesse
 Of men of Armes overal;
 Bot most of alle in special
 This vertu to a king belongeth
 For upon his fortune it hongeth
 Of that his lond schal spede or spille (*Confessio Amantis*, livre VII, vers 4446-4453)¹⁷

¹⁵ On trouvera des détails sur le contenu des paraboles dans les introductions de chacune des éditions des versions moyen anglaises.

¹⁶ Comme le franciscain Nicholas Bozon qui écrivit ses *Contes moralisés* après 1320 dans lesquels on trouve les apologues de la licorne, des (deux) frères et des (deux) coffrets. Bozon n'était pas très au fait de la légende car il présente Barlaam comme l'auteur de la « *fabula* » : « Barleam conte en son livere qe un homme en desert aperceut qe un unicorn lui suist as talons... » (N. Bozon, *Contes moralisés*, L.T. Smith, P. Meyer, édés., Paris, 1889, Société des anciens textes français, p. 46).

¹⁷ On trouve la même référence dans un poème latin de John Gower :

C'est fin XIX^e siècle que le lien entre le bouddhisme et *The Pardoner's Tale* de Geoffrey Chaucer fut établi : tout d'abord par Richard Morris en 1881 suivi de C. H. Tawney en 1883 avec son article « The Buddhist original of Chaucer's *Pardoner's Tale* ». L'histoire, dont le thème général est l'inutilité des richesses lors de la confrontation inattendue avec la mort, apparaît dans le 48^e conte des *Jātakas* – recueil des vies antérieures du bouddha historique composé de 547 *exempla* et mis par écrit en pâli au début du V^e siècle. John C. Hirsch résume ainsi les points communs :

The narrative that reached Chaucer – no doubt the transmission was largely oral – had changed even before it arrived. The thousand robbers had become three, and the theme of death emerges early. Chaucer's Old Man who directs the robbers can now be seen to have a literary ancestor not only in the Brahmin who causes the shower of riches, but also in the wisdom of the pupil, who advises him not to do such thing. Apart from his admonitory function, the Bodhisattva has also the role of observer and teller – though his belief in reincarnation finds only a dim echo in the *Canterbury Tales*. (*The Boundaries of Faith*, 40)

John C. Hirsch souligne l'importance du « theme of self-willed and misguided effort which achieves the opposite of what is intended » et note deux différences importantes : « the not so much self-willed as self-consumed Pardoner, and the discussion of sin which he at once introduces and exemplifies ». Chaucer, en tant qu'occidental et chrétien se concentre sur « the complex analysis of personal wrongdoing, and consequent guilt and punishment » (*The Boundaries of Faith*, 40-41). Sarah Shaw recense d'autres points de convergence :

There are many parallels between the two stories, most notably the hiding of the treasure at the bottom of the tree, the apparent friendship and collusion that turns to murder. [...] The final device of the mutual murder, one through poison administered earlier and the other by the sword, also features in both tales. [...] The most striking similarity is in the use of almost precisely the same aphorism, in both cases delivered by a hypocrite. The thief left to his own reflections as he guards the treasure in the Jataka pronounces 'Greed is the root of ruin' (*lobho ca nam' esa vinasamulam eva*) while the avaricious Pardoner twice makes the pious assertion '*Radix cupiditas est*' (Shaw, chapitre 5).

C'est dans un court poème intitulé *The Chorle and the Bird* [le manant et l'oiseau] que John Lydgate (1370 ?-1445 ?) reprit la parabole de l'homme et du

Appetit in carne, que velut umbra fugit.

Pluribus exemplis tibi luxus erit fugiendus:

Biblia que docuit, respice facta David:

Consilio Balaam luxus decepit Hebreos,

Quos caro commaculat; carnea culpa premit. (*Carmen Super Multiplici Viciorum Pestilencia*, vers 180-184, in John Gower, *The Minor Latin Works*, R.F. Yeager, éd., Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 2005).

rossignol. La source de Lydgate était *Le Lai de l'oiselet*, un charmant poème français du XIII^e siècle (que Lydgate définit comme un « paunflet ») inspiré, en partie, de la légende de Barlaam et Josaphat. Lenora D. Wolfgang rappelle, dans l'introduction à son édition du *Lai de l'oiselet*, que « in the Barlaam parable, the three truths are: never try to attain the unattainable, never regret the thing past and gone, and never believe the word that passes belief » (*Lai de L'oiselet*, Lenora D. Wolfgang, éd., 8) et selon les paroles de Lydgate :

Come nere, thou chorle, take hede to my speche,
Of thre wisdoms that I shal the teche.

Yeve not of wisdom to hasty credence
To every tale nor to eche tyding;
But considre of resoun and prudence,
Among many talis is many gret lesyng;
Hasty credence hath caused gret hyndring;
Reporte of talis, and tydinges broute up newe,
Makethe many a man to beholde untrewe.

For oon partie take this for thy raunsoun:
Lerne the secund grownded in scripture,
Desire thou nott be no condicioun
Thing which is impossible to secure;
Worldly desires stand alle in aventure
And who desire to clymbe highe on lofte,
By soden torne felethe ofte his fal unsofte.

The thirdd is this; beware bothe even and morowe,
Forgete it not, but lerne this of me;
For tresoure loste maketh never to gret sorowe,
Which in no wise may not recovered be;
For who taketh sorowe for losse in that degré,
Rekneth the first his loss and eftir rekyn his peyne,
And of oon sorowe makethe he sorowes tweyne.

(*A Selection from The Minor Poems of Dan John Lydgate*, 186-187).

Le poème de Lydgate, que l'on trouve dans une dizaine de manuscrits, fut publié en 1478 par William Caxton puis par Wynkyn de Worde et Robert Copland.

Contrairement à l'Allemagne, la légende de Barlaam et Josaphat ne donna pas naissance à de nombreuses pièces de théâtre en Angleterre. La remarquable moralité du XV^e siècle *Everyman* est une traduction de la pièce néerlandaise *Elckerlijc* (des environs de 1490) et n'est conservée que dans quatre éditions londoniennes du XVI^e siècle. L'auteur néerlandais utilisa la parabole des trois amis telle qu'on la trouve dans *La Légende dorée* : « the fyrst frende is possessyon of richesse for whyche man putteth hym in many perylles and whan the dethe cometh he hath no more of hit but a cloth for to wynde hym for to be

buried. The second frende is hys sones, hys wyf and kynne whiche goo wyth hym to hys graue and anone retourne to entende to theyr owne nedes. The thyrd frende is feythe, hope and charyte, and other good werkys » (version de W. Caxton, édition de J. Jacobs, 17). Everyman doit rejoindre la mort et demande l'assistance de ses amis Fellowship (Compagnie), Kindred & Cousin (Parents et Cousin), Goods (Richesse) qui tous refusent. Il se tourne ensuite vers Knowledge (Connaissance / Conscience) et Good Deeds (Bonnes Actions). Au moment ultime de la mort, Everyman est accompagné vers son salut par Bonnes Actions. On notera qu'il existe un sermon (rédigé entre 1350 et 1420) dans le Ms Royal 18 B. 23 (qui date de 1350-1420) conservé à la British Library qui présente une variante proche de la parabole. Quatre amis sont requis pour venir en aide au protagoniste de l'histoire qui a été condamné à mort par le roi du pays. Les deux premiers (Le Monde et Famille) refusent de porter secours tandis que le troisième (le Diable) propose de l'aider à se pendre ! Mais le quatrième (le Christ), ami pourtant lointain, accepte d'aller avec lui pour tenter d'obtenir le pardon du roi et offre même de mourir à sa place. La seconde œuvre dramatique en lien avec Barlaam et Josaphat est *The Merchant of Venice* et sa scène des trois coffrets (II, scènes 1, 7 et 9) que William Shakespeare composa en 1596 ou 1597. Il est difficile de savoir quelle fut la source directe de Shakespeare : on peut avancer le *Decameron* de Boccace (X, 1), la *Confessio Amantis* de John Gower, *La Légende dorée* ou la *Gesta Romanorum* qui remporte généralement la faveur des critiques car le nombre de coffrets y est, là aussi, de trois. Ce texte latin de la fin du XIII^e siècle ou début du XIV^e siècle fut traduit en anglais et publié par Wynkyn de Worde entre 1510 et 1515 puis par Richard Robinson entre 1577 et 1601.

L'histoire complète de nos deux héros fut proposée au moins deux fois avant la fin du XVIII^e siècle : H. P. Gent (aussi appelé H. Parsons) fit paraître en 1672 *The History of the Five Wise Philopsophers or the Wonderful Relation of the Life of Jehosaphat, son of Averario King of Berma in India*. Lors de sa réédition en 1732, l'éditeur (Nick Herrick) précisa qu'il avait trouvé ce « treatise both pleasant, profitable, and pious » par accident sans donner davantage de précisions. Le message moral lui avait particulièrement plu :

The Reader may from hence draw a good Moral, and learn to despise the World, with all its glorious Appurtenances, and specious pretences, from the example of this Pagan, yet most pious Prince. (H.P. Gent, avertissement au lecteur [ouvrage non paginé]).

Le récit ne comporte aucun oubli, y compris les explications théologiques de Barlaam sur la Trinité, la révolte de Lucifer, l'Enfer et le Paradis. En revanche, l'histoire depuis la création d'Adam jusqu'à la Passion du Christ est passée sous silence : « [it] is known unto all for brevity sake I omit ». Suivent huit jours d'enseignement de Barlaam qui racontent trois paraboles – celles de la trompette de la mort, des deux coffrets / cercueils et de l'oiseleur et du rossignol. Le texte

s'éloigne souvent des versions anglaises connues et détaillées ci-dessus. Les ajouts et différences ne sont peut-être pas du fait de l'auteur anglais. On les trouve aussi dans une version italienne de la légende publiée en seconde édition en 1734¹⁸. Cette dernière fut d'ailleurs la source de la traduction roumaine de Vlad Botulescu en 1764 alors que celui-ci était dans la prison autrichienne de Milan si bien qu'on peut appliquer ce qu'Emil Turdeanu écrit au sujet du roman de Barlaam et Ioasaph en roumain à notre texte anglais :

Malgré les ajouts de Vlad Botulescu, l'identité des deux textes est évidente. Si l'on examine également les noms propres, ce constat sera définitif : le roi s'appelle en roumain Aveneriu, en italien Avenerio¹⁹ ; son fils Iosafat et non pas Ioasaf ; le chef de la garde du prince, qui remplace le "didascalos" anonyme de la version grecque, porte en roumain le nom de Lionone, comme en italien²⁰ ; Iosaphat reçoit de son père le quart du royaume et s'installe dans la province de Gallia, qui a pour capitale la ville d'Uria²¹. (Turdeanu, 371)

Emil Turdeanu constate ensuite que « la traduction de Botulescu diffère de la brochure de Bologne sur un point important : elle contient la parabole du rossignol qui n'existe pas dans le texte italien ». Emil Turdeanu se demande alors si le traducteur a eu à sa disposition une autre rédaction du roman ou s'il avait lu la traduction roumaine d'Udriste Năsturel (de 1649) du temps où il était libre. Cette seconde hypothèse paraît fort improbable lorsqu'on constate que la parabole est bien présente dans la relation anglaise si proche à la fois des textes italien et roumain du XVIII^e siècle. Par conséquent, on peut soit penser que *The History of the Five Wise Philosophers* est la source de cette variante de la légende qu'Emil Turdeanu qualifie de « curieuse » (365) ou que les trois textes découlent d'une seule et même source pour l'instant non identifiée.

Terminons, enfin, avec la courte version²² en vers reproduite par Joseph Jacobs (p. 35-56) tirée d'un *chapbook* (un petit livre populaire illustré de format de poche des XVI^e-XIX^e siècles) de 1783 et restée anonyme. L'histoire est expédiée au point de n'offrir qu'une seule des paraboles, celle des deux coffrets, mais qui se révèle fort efficace puisqu'à son issue, Jehosaphat s'exclame : « I thank you brother, Jesus be my guide ». Notons, en lien avec les textes anglais, italien et roumain précédents, que le garde de Jehosaphat s'appelle ici aussi Lionone et que le roi se nomme Avenerio. Barlaam, quant à lui, ne joue qu'un tout petit rôle, son nom n'apparaît pas dans le titre de l'œuvre et la longue quête de Josaphat à sa recherche se réduit à « he sought out Barlaam to be satisfy'd / In

¹⁸ Il s'agit de la *Storia de' SS. Barlaam e Giosaffatte, ridotta alla sua antica purita de favella* imprimée à Rome par Giovanni Maria Salvioni avec une introduction de Giovanni Gaetano Bottari (1689-1775).

¹⁹ En anglais Avenerio ou Averario.

²⁰ En anglais Lionone ou Leonone.

²¹ Idem dans la version anglaise de H. P. Gent

²² Mais au long titre *The Power of Almighty God set forth in the Heathen's Conversion ; Shewing the whole Life of Prince Jehosaphat, the Son of King Avenerio, of Barma in India.*

lonesome deserts he with hermits dy'd ». Depuis ce texte, aucune nouvelle version de la légende ne semble avoir été écrite en anglais.

La légende de Barlaam et Josaphat bien que présente et visible en Angleterre n'a pas donné lieu à un corpus aussi copieux que dans d'autres langues vernaculaires. Il en va de même d'ailleurs pour les enluminures : seul le l'Add Ms 37049 de la British Library comporte une illustration (f. 19 v.). On y voit une représentation de l'homme poursuivi par une licorne et tombé dans un trou (l'une des paraboles de Barlaam). Les autres enluminures conservées en Angleterre proviennent de manuscrits originaires de France comme, par exemple, le MS Egerton 745 (Paris, première moitié du XIV^e siècle) dans lequel on voit (f. 131) Barlaam qui instruit Josaphat. C'est bien cette instruction qui, depuis le Moyen Âge a séduit les auteurs et lecteurs – littéralement – du monde entier car « in spite of its profoundly astringent asceticism, and unremitting counsel of perfection, *Barlam and Iosaphat* is the story of Everyman, in his trials and temptations, and in what, with perseverance, may become his final end ». (John C. Hirsh, *Barlam and Iosaphat*, xxxviii).

Ouvrages cités

- Blades, William, *The Life and Typography of William Caxton*, Londres, J. Lilly, 1861.
- Deanesly, M., « Vernacular Books in England in the Fourteenth and Fifteenth Centuries », *The Modern Language Review*, vol. 15, n°4, octobre 1920, p. 349-358.
- De la Cruz Palma, Óscar, *Barlaam et Iosaphat, versión vulgata latina*, Madrid, Bellaterra, (Nueva Roma 12), 2001.
- Doelger, Franz, *Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des h. Johannes von Damaskos*, Buch-Kunstverlag Ettal, 1953.
- Fischer, Matthias, *Versus De Sanctis Barlaam Et Josaphat: Die Anonyme Versifikation Der Barlaam- Und Josaphatlegende (12.jhd.) In Der Handschrift Besancon Bm 94*, Bern, New York, Peter Lang, 2004.
- Forster, Regula, « Buddha in Disguise: Problems in the Transmission of *Barlaam and Josaphat* », R. Abdellatif, Y. Benhima, D. König, E.

- Ruchaud, dir., *Acteurs des transferts culturels en Méditerranée médiévale*, Oldenbourg Verlag, 2012, p. 180-187.
- Gent, H. P., *The History of the Five Wise Philosophers or the Wonderful Relation of the Life of Jehosaphat. To which is added Meditations on the Seven Stations of Life, with the three Great Stepts to Eternal Salvation*, Londres, 1672 [réédité 1732].
 - Gower, John, *Confessio Amantis* in *The Complete Works of John Gower*, G. C. Macaulay, éd., Oxford, Clarendon Press, 1899–1902, 4 vols. Vols. 2 et 3 rééd. en tant que *The English Works of John Gower*, EETS e.s. 81–82, Londres, K. Paul, Trench, Trübner and Co., Ltd., 1900–01 [rééd. 1957, 1969].
 - Confessio Amantis*, Russell A. Peck, éd., traductions latines par Andrew Galloway, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 2000–04, 3 vols.
 - Hirsh, John C., éd., *Barlam and Iosaphat. A Middle English Life of Buddha edited from MS Peterhouse 257*, Oxford, EETS, 1986.
 - The Boundaries of Faith. The Development and Transmission of Medieval Spirituality*, Leiden, New York, Cologne, Brill, 1996.
 - Ikegami, Keiko, *Barlaam and Josaphat, A Transcription of MS Egerton 876 with Notes, Glossary, and Comparative Study of the Middle English and Japanese Versions*, New York, AMS Press, 1999.
 - Jacobs, Joseph, *Barlaam and Josaphat. English Lives of Buddha*, Londres, David Nutt, 1896.
 - *Lai de l'Oiselet*
 - Le Lai de l'Oiselet: An Old French Poem of the Thirteenth Century*, Lenora D. Wolfgang, éd., Philadelphie, American Philosophical Society, 1990.
 - The Old French Lays of "Ignauré", "Oiselet" and "Amours"*, Glyn S. Burgess, Leslie C. Brook, éd., + trad., Cambridge, D.S. Brewer, 2010.
 - Lopez, Donald & Peggy McCracken, *In Search of the Christian Buddha. How an Asian Sage became a Medieval Saint*, Londres, New York, W. W. Norton & Company, 2014.
 - Lydgate, John, *The Churl and the Bird* in *The Minor Poems of John Lydgate*, H. N. MacCracken, éd., vol. 2, EETS 192, 1934 [rééd. 1961], p. 468-85.
 - A Selection from the Minor Poems of Dan John Lydgate*, James Orchard Halliwell, éd., Londres, The Percy Society, 1840, 179-193.
 - Masayoshi, Ito, « Gower's Use of *Vita Barlaam et Josaphat* in *Confessio Amantis* », *Studies in English Literature*, Tokyo, 1979, p. 3-18.
 - Martinez Gazquez, José, éd., *Hystoria Barlae et Iosaphat: Bibl. Nacional De Napoles VIII*, Madraïd, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas (Nueva Roma 5), 1997.

- *Middle English Sermons edited from British Museum Ms Royal 18 B. xxiii*, W. O. Ross, éd., EETS, o. s. n° 209, 1940 [rééd. 1987].
- Morris, Richard, « The Book of Birth-Stories », *The Contemporary Review*, n° 39, 1881, p. 728-749.
- Peeters, Paul, « La première traduction latine de Barlaam et Joasaph et son original grec », *Analecta Bollandiana*, LXIX, 1931, p. 276-312.
- Shaw, Sarah, *The Jatakas: Birth Stories of Bodhisatta*, Londres, Penguin Books, 2006.
- Tagliatesta, Francesca, « Les Représentations iconographiques du IV^e apologue de la légende de Barlaam et Josaphat dans le Moyen Age italien », *Arts asiatiques*, vol. 64, 2009, 3-26.
- Tawney, C. H., « The Buddhist Original of Chaucer's *Pardoner's Tale* », *Journal of Philology*, n° 12, 1883, p. 202-208.
- Turdeanu, Emil, « Le roman de Barlaam et Ioasaph en roumain : les versions d'Udriste Năsturel, de Vlad Botulescu et des "Vies de Saints", *Etude de littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs*, 1985, p. 329-
- *Testamenta Eboracensia or Wills registered at York from the Year 1300 downwards*, Londres, J. B. Nichols & Son, 1835-1836, vol. I.
- Volk, Robert, éd., *Die Schriften des Johannes von Damaskos*, 6/1, *Historia animae utilis Barlaam et Ioasaph (spuria)*, Einführung von Robert Volk (Patristische Texte und Studien 61), Berlin, New York, Walter de Gruyter, 2009.
- Volk, Robert, éd., *Die Schriften des Johannes von Damaskos*, 6/2, *Historia animae utilis Barlaam et Ioasaph (spuria)*, Text und zehn Appendices besorgt von Robert Volk (Patristische Texte und Studien 60), Berlin, New York, Walter de Gruyter, 2006.